
Souvenirs de Rita Boucher-Marcoux

par
André Lamer

Préambule

Pour peu qu'on circule dans les rues de Mansonville, on croisera les pas de Rita Marcoux. Que ce soit le matin au dépanneur, le midi à une table de la maison Reilly, ou encore l'après-midi ou le soir participant aux activités culturelles ou sociales qui se tiennent régulièrement au village. À 92 ans, Rita Marcoux se réjouit de sa vitalité et mène toujours une vie active.

L'image que l'on se fait de l'existence des femmes ayant grandi durant la première moitié du siècle dernier est souvent celle d'une vie rude, menée dans un contexte économique difficile. C'est pourtant un tout autre portrait que nous donne à voir Rita de ses jeunes années. Comme elle parle moins d'elle-même que des gens et des événements qu'elle a observés autour d'elle, une grande partie du récit qui suit a trait aux souvenirs reliés à son père, Arthur Boucher, qui a laissé une forte impression sur elle. À travers la vie de son père, propriétaire d'une salle de danse puis de deux hôtels, Rita nous fait entrer dans un univers bien particulier, celui des établissements hôteliers et de loisirs de l'époque à Potton.

Dans sa jeunesse, on la surnommait « la fille à cheval » puisque pendant des années, dès les beaux jours, c'est de cette façon que Rita parcourait les environs de Highwater et de Mansonville, s'arrêtant ici et là pour visiter amis et voisins. Nous sommes donc partis tous les deux sur la route, reprenant les itinéraires

qu'elle empruntait sur son cheval, et, au gré des souvenirs qui refaisaient surface, nous avons réalisé à quel point le mode de vie a changé à Potton, depuis ce temps.

Arrivée d'Arthur Boucher à Highwater

Vers 1918-1920, plusieurs familles canadiennes-françaises quittent la Beauce pour venir s'établir aux alentours de Mansonville. Des familles qui marquent, encore aujourd'hui, la vie de notre canton. Entre autres, les Giroux, les Marcoux, les Laplume, les Rouillard, les Boucher qui achètent et exploitent des fermes laitières ou qui font du commerce.

Le père de Rita Marcoux, Arthur Boucher, arrive avec sa famille à Potton au printemps de 1919; il a 24 ans. Originaire de Saint-Martin-de-Beauce et marié à Délina Champagne de Saint-Georges-de-Beauce, il a trois enfants : Rose-Annette, Germaine et Wilfred. À son arrivée, il achète une terre située tout au bout de l'actuel chemin du Monastère, un emplacement isolé, à la frontière avec le Vermont, et qui fait alors partie du hameau de Highwater. Cette ferme est aujourd'hui la propriété des Bianchi.



Arthur Boucher et Délina Champagne

Au cours des premières années, il cultive sa terre et y fait l'élevage de vaches laitières, comme la plupart des fermiers du coin. On peut supposer qu'il vend son lait à la North Troy Creamery, aux États-Unis, pour profiter des rendements plus avantageux sur la vente du lait, soit 5 \$ les 100 livres comparativement à 1 \$ au Québec. Il élève aussi des animaux de basse-cour, surtout des poulets, ainsi que des porcs et cultive un jardin de légumes pour les besoins immédiats de sa famille.

Arthur se lance en affaires

Mais Arthur Boucher a les affaires dans le sang et, très tôt, il décide d'aménager une salle de danse sur sa terre, dans un bâtiment existant, tout près de la frontière, croit Rita. La salle de danse devient très vite connue et fort populaire chez les Américains qui en profitent pour venir danser, s'amuser et prendre un verre.

Rappelons que, de 1919 à 1933, la prohibition de l'alcool a cours aux États-Unis; les hôteliers qui s'établissent le long de la frontière font des affaires d'or. En plus d'offrir aux Américains l'occasion de se divertir dans les hôtels, ils peuvent approvisionner les contrebandiers en alcool, me dit Rita sans détour, lors de notre première rencontre.

Arthur a probablement prévu ces avantages. Toute petite, Rita a souvent vu des hommes charger leurs véhicules de bouteilles d'alcool près de la grange familiale, puis repartir vers les États-Unis avec leur cargaison. Au volant de son camion, Arthur se rendait au Mansonville Hotel, propriété de Merrill Heath et de son frère Rob, faire des provisions pour sa salle de danse et pour le trafic d'alcool. À Mansonville, la légende rapporte même que sa grange possédait un double plancher qui servait à l'entreposage du précieux liquide. Quoi qu'il en soit, dix ans plus tard, ce commerce lucratif lui a permis d'amasser

l'argent nécessaire à la construction de son premier hôtel.

Entre-temps, la famille Boucher s'est agrandie avec l'arrivée de cinq autres enfants : Françoise, Rita (en 1922), Marthe, Benoît et Henriette.

Construction du Highwater Inn

En 1929, Arthur achète une deuxième terre à Highwater (au 105, chemin de Mansonville ou route 243 aujourd'hui) et toute la famille déménage dans la nouvelle maison de ferme. Il conserve toutefois sa première ferme et embauche Cléophas Poulin, qui s'y installe avec sa famille pour en poursuivre l'exploitation.



Le Highwater Inn

La même année, Arthur entreprend la construction de son premier hôtel, qu'il nomme le Highwater Inn. C'est un bâtiment imposant de trois étages comptant 26 chambres. Il y aménage une vaste salle à manger et un salon en face de la réception. Un bar occupe la moitié du rez-de-chaussée tandis que l'autre moitié sert de garage. C'est Délina, la mère de Rita, qui travaille à la réception et qui contrôle en grande partie le roulement de l'hôtel, alors qu'à la maison, une bonne s'occupe des jeunes enfants. Comme la

maison familiale est tout près, il n'est pas rare de voir les enfants Boucher circuler librement dans l'hôtel. Par contre, le bar est réservé aux hommes tandis que les femmes disposent d'un salon. Si une femme veut prendre un verre, c'est l'homme qui l'accompagne qui doit aller l'acheter au bar. Il peut ensuite revenir boire avec elle, au salon. Le couple traite ses employés avec respect et d'égal à égal, et il y règne une bonne ambiance de travail.

Diverses raisons expliquent le choix de l'emplacement du Highwater Inn. D'abord, la circulation y est importante. À l'époque, deux routes reliaient Newport à Richford, au Vermont. Celle passant par Highwater sur la rive sud de la rivière Missisquoi, aujourd'hui fermée, et celle sur la rive nord, maintenant le chemin de la Vallée-Missisquoi. L'ancienne route contournait les montagnes de Jay Peak. Rappelons que ce sont les Américains qui maintenaient l'ancien chemin ouvert en tout temps, à leurs frais, et cela, bien avant que le chemin entre Highwater et Mansonville ne soit dégagé en hiver. Ensuite, tous les voyageurs devaient faire un arrêt au bureau de la douane, situé juste en face de l'hôtel, et certains en profitaient pour y faire une halte. Enfin, la gare du chemin de fer n'était qu'à quelques pas et amenait aussi des clients, entre autres, des commis voyageurs venant faire des affaires dans la région. Ces derniers logeaient à l'hôtel et empruntaient, pendant quelques jours, un des taxis disponibles à Mansonville pour faire la tournée de leurs clients. Un de ces chauffeurs de taxi était Alfred Ducharme, se rappelle Rita.

En 1931, Arthur décide de construire une salle de danse derrière son hôtel, ce qui attire encore plus de monde. La prohibition sévit toujours aux États-Unis et les affaires vont rondement. L'hôtel ne désemplit pas d'Américains qui viennent pour la bonne table, pour danser et pour prendre un verre.

Il faut mentionner l'envergure que le projet hôtelier d'Arthur représente dans un hameau comme Highwater. Les seuls autres bâtiments commerciaux ou publics qui bordent le chemin dans ces années-là sont l'école primaire, le magasin de M. Champion et le bureau de la douane, où loge la famille Brouillette, à l'étage. Le bâtiment abritant l'école primaire occupe toujours le numéro 15 du chemin de Mansonville et, à part sa couleur qui est passée du rouge au blanc, il est demeuré inchangé, note Rita. Quelques maisons et fermes bordent la rue principale et appartiennent à des familles dont le nom nous est encore familier : les Murphy, les Parent, les Bailey, les Clark, les Smith.



M. Champion dans son magasin général

Enfin, tout près de la frontière, s'étalent les cabines de John T. servant à la prostitution. C'est à tort qu'on a parfois associé le nom d'Arthur aux affaires menées par John T. « Mon père n'a jamais rien eu à voir avec la prostitution », nous dit Rita.

Décès de Délina

Voici la reconstitution du récit par bribes de Rita : « J'ai 10 ans quand ma mère meurt, en 1932. Elle n'a que 35 ans, et les circonstances de sa mort sèment la stupeur et l'incompréhension dans notre famille. Partie tôt le matin au volant de son automobile pour faire des achats à Sherbrooke, elle éprouve un

malaise en cours de route et décide de s'arrêter dans un bureau de médecin. C'est là qu'elle s'effondre, victime d'une crise cardiaque. Nous sommes huit enfants : six filles et deux garçons et le plus jeune des enfants n'a que deux ans. Son départ crée un grand vide dans la famille et chez les employés de l'hôtel. Non seulement ma mère s'occupait de tout ce qui touchait à la discipline et à la vie de la famille, mais elle faisait aussi équipe avec mon père dans les décisions d'affaires et la gestion de l'hôtel au quotidien. On les entendait souvent discuter de leurs projets autour de la table de cuisine, se rappelle Rita. Mon père prendra plusieurs années avant de refaire sa vie avec une nouvelle femme. »

Malgré la douleur causée par ce décès, Rita considère que, dans les circonstances, les enfants ont eu de la chance de pouvoir demeurer tous ensemble avec leur père. À cette époque où les familles sont nombreuses, quand la mère meurt, les enfants sont souvent confiés à d'autres membres de la famille ou à des voisins. « Mon père a voulu nous garder regroupés autour de lui tout en continuant de nous gâter, se rappelle Rita. L'année suivant la mort de ma mère, nos grands-parents maternels viennent vivre avec nous et une aide familiale, originaire de la Beauce, est engagée. Plusieurs se relayeront par la suite, car elles trouvent rapidement un mari, peut-être en raison de la proximité de l'hôtel. Mon père doit continuellement les remplacer. Le recrutement d'aides familiales est relativement facile, puisque le salaire offert ici est trois fois plus élevé qu'en Beauce : 3 \$ par semaine à Highwater contre 75 cents, en Beauce. Il en est de même pour le salaire des institutrices. »

Le Highwater Inn part en fumée

Malheureusement, comme plusieurs autres bâtiments publics et hôtels des environs, le Highwater Inn, la salle de danse et la maison familiale sont la proie des flammes à l'automne 1934. Le feu a pris naissance dans

le bar de l'hôtel, où s'était tenu un gros banquet un peu plus tôt dans la soirée. On pense qu'une cigarette oubliée a déclenché l'incendie. Quand les pompiers de North Troy sont arrivés, le feu avait déjà pris beaucoup d'ampleur et s'était propagé aux bâtiments avoisinants. Tout a été rasé, mais tant la famille que les clients de l'hôtel ont pu être évacués à temps.

Après avoir tout perdu, la famille déménage à Mansonville, au 2^e étage de la gare de train, sur le chemin Bellevue. On peut voir cette gare, transformée aujourd'hui en résidence familiale, au numéro 21 du chemin Bellevue. La famille sera témoin du démantèlement de la voie ferrée assurant la liaison entre North Troy et Eastman, après l'interruption des activités du Canadien Pacifique au printemps 1936; c'est la fin du fameux train « la Peanut ». La famille déménage de nouveau et s'installe dans l'ancien édifice de la GRC sur la rue Mill, en face de la maison du forgeron et du cordonnier.

Nouveau départ au Tourist Garden

« Après l'incendie, mon père ne se laisse pas abattre et achète la même année le Tourist Garden, un vieil hôtel de Highwater fermé depuis quelque temps, mais bien situé sur la route 243. Il l'agrandit et le rénove complètement. » Comme il n'y a pas de place pour la famille dans cet hôtel, celle-ci demeure à Mansonville et c'est Rose-Annette, l'aînée, qui prend la famille en charge.

Les travaux de rénovation du Tourist Garden sont vite terminés. De taille plus modeste que le Highwater Inn, il dispose de 10 chambres et d'une salle de danse où un orchestre se produit tous les soirs. La musique vient rythmer les danses à la mode : le fox-trot, le charleston, le boogie-woogie, le cheek-to-cheek, le one-step et une danse peu connue aujourd'hui, mais très populaire à l'hôtel, « la catherine » que l'on danse quatre couples

ensemble, se souvient Rita qui avait la permission d'observer les danseurs pendant quelques minutes, le soir avant d'aller se coucher. Des cabines situées derrière l'hôtel sont à la disposition des musiciens et des chanteurs et chanteuses invités. C'est à peu près à cette époque que M. Percy est engagé à titre de *bouncer* pour maintenir l'ordre et contenir les excès d'enthousiasme de certains clients. Des spectacles de variétés sont aussi présentés et renouvelés constamment. « Mon père se rend d'ailleurs régulièrement à Montréal pour y voir des spectacles et faire ses choix. Il arrive quelquefois qu'il nous emmène à Montréal, une de mes sœurs et moi. Nous partons alors très tôt le matin pour revenir tard le soir. Pendant qu'il se rend à l'agence pour faire la sélection de spectacles et d'artistes, nous marchons autour dans les rues de Montréal intriguées et fascinées par la vie trépidante de la grande ville. »

Rita fait remarquer que, dans ce nouvel hôtel, les femmes peuvent désormais commander elles-mêmes leurs consommations, sans toutefois avoir accès au bar. On ne brûle pas les étapes!



Arthur Boucher

Enfin, les parties de cartes à l'argent sont fréquentes à l'hôtel, d'autant plus que le père de Rita est un grand amateur de black-jack. Toujours le cigare au coin de la bouche, Arthur

est un joueur habile, bien connu des amateurs de cartes. Des gens de Knowlton, de Sutton et même de Montréal viennent se mesurer à lui, attirés par des mises intéressantes. Partout dans Potton, de petits groupes de joueurs de cartes se forment et les conséquences sont parfois désastreuses, pour certains.

Arthur conserve ce deuxième hôtel jusqu'à sa mort, en 1949, emporté par un cancer du poumon. Il a 54 ans. Trois ans auparavant, il avait épousé Léona Benjamin, une Beauceronne qui travaillait à l'hôtel depuis quelques années et que ses enfants aimaient et appréciaient beaucoup. C'est d'ailleurs elle et Wilfred, le plus vieux des garçons, qui prennent la relève de l'hôtel pendant quelques années à la mort d'Arthur. Après avoir été vendu à quelques reprises, l'hôtel brûle en 1983.

L'enfance de Rita

Pendant la construction du premier hôtel, Rita a sept ans. C'est l'âge où l'on entre à l'école pour y faire sa première année. Comme la route reliant Highwater à Mansonville est fermée durant l'hiver, ses parents l'envoient pensionnaire au couvent de Mansonville tenu par les Filles de la Charité du Sacré-Cœur. Ce pensionnat est aujourd'hui la maison des Carrier, en face de l'église Saint-Cajetan. L'année suivante, une fois la construction de l'hôtel terminée, elle revient habiter chez ses parents pour toute la durée de son cours primaire à l'école française de Highwater, que fréquentent une douzaine d'élèves du hameau et des alentours, de la 1^{re} à la 6^e année : des Lafond, des Shienck, des Brouillette, des Lessard, des Picotte, des Poulin.

Comme ses frères et sœurs, Rita poursuit ses études secondaires à Mansonville, chez les religieuses. Cette fois, elle n'est pas pensionnaire puisque Oscar Sargent assure désormais le transport scolaire qui se fait en voiture, par temps doux, et en carriole, en

hiver. C'est l'autobus scolaire du temps, en quelque sorte. Quelques années plus tard, les écoliers profiteront d'un meilleur confort dans le nouveau camion d'Oscar qui est muni d'une boîte fermée et de bancs.

Rita fait très tôt l'apprentissage de l'anglais à Highwater. C'est d'autant plus facile d'être bilingue qu'à l'exception des six garçons de la famille Brouillette, les voisins sont tous anglophones.

Rita explore le canton sur son cheval

Toute jeune et jusqu'à l'âge de 16 ans, Rita aime monter le cheval que son père met à sa disposition et profite de ce moyen de transport pour sillonner le canton. En été surtout, avec la permission de son père, elle part seule sur son cheval, empruntant les petits chemins de terre qui font à l'époque à peine une dizaine de pieds de largeur, dit-elle. Ils sont bordés soit par la forêt soit par les terres et, la plupart du temps, les fossés sont inexistantes.



Rita 16ans
1938

Quand elle part à cheval, nul besoin d'apporter quoi que ce soit, précise-t-elle. Les sources d'eau ne manquent pas en cours de route et « la fille à cheval » est accueillie sans façon à la table des voisins et amis chez qui elle s'arrête.

Ses nombreuses promenades ont fixé dans sa mémoire les paysages qui s'offraient à ses yeux dans les années trente. Nous vous proposons de prendre avec elle quelques-unes des routes qu'elle parcourait alors et de prêter l'oreille aux souvenirs des gens et des lieux qu'elles évoquent. À noter que nous utilisons, dans la description qui suit, les noms actuels des routes et chemins.

Autour de Highwater

Le hameau de Highwater porte bien son nom, raconte Rita. À l'époque où elle y demeure, le niveau de la route et du pont de Highwater est passablement plus bas qu'aujourd'hui, ce qui provoque, au printemps, de fortes montées d'eau qui inondent et bloquent les chemins pendant plusieurs jours.

À cheval, une fois franchi le pont qui enjambe la rivière Missisquoi à Highwater, le regard porte loin à l'horizon, vers Mansonville, se souvient Rita. De là, on peut voir les grandes fermes de deux des frères Barnett sur la route 243. Le troisième frère possède une ferme sur le chemin de l'Aéroport, et tous trois travaillent ensemble et se partagent la machinerie. Trois autres fermes bordent le chemin de l'Aéroport, dont celle des Lessard, un peu en retrait, où Rita aime bien s'arrêter; deux des garçons vont à la même école qu'elle et les deux plus vieux travaillent à l'hôtel de son père. En retrait également, se trouve la ferme des Blumenfeld, puis à proximité du chemin Bellevue celle des Korman, où l'on cultive des asperges qui sont vendues jusqu'à Montréal. Avec leur bicyclette, les enfants Korman vont aussi en vendre dans les villages des alentours. Rita rappelle que les familles

Korman, Steinbach et Klus ont émigré à Potton au début du 20^e siècle et se sont installées, à proximité les unes des autres, sur des terres situées sur les chemins de l'Aéroport et Bellevue.

Chemin du Monastère

Le chemin du Monastère, perpendiculaire au chemin de l'Aéroport, compte à ce moment-là trois fermes. Durant ses promenades, Rita voit d'abord la ferme des Picotte avec sa grosse grange rouge, derrière laquelle passe « la Peanut »; elle est maintenant la propriété de Geoff Birrell. Rita croise ensuite la ferme des Cadorette puis, tout au bout du chemin qui mène à la frontière, elle retrouve celle de son enfance, que son père a toujours gardée, et rend visite à la famille Poulin qui l'exploite désormais.

Chemin Bellevue

À l'époque, on appelle St-Ongeville la portion du chemin Bellevue allant de Mansonville au chemin de l'Aéroport, se rappelle Rita. De nombreux St-Onge occupent presque tout ce secteur, et on en compte encore plusieurs aujourd'hui.

Lorsque Rita se promène sur le chemin Bellevue, elle s'arrête inmanquablement au 127, où habite M^{me} Frégeau, une amie de la famille. De son vivant, son mari vendait des peupliers, nous apprend Rita, et ce sont ces arbres-là qui poussent toujours autour de l'église Saint-Cajetan. M^{me} Frégeau visite régulièrement les Steinbach, les Korman ou les Klus pour les aider à s'adapter aux us et coutumes de la vie au Québec, et Rita l'accompagne parfois dans ses visites. Autrement, elle poursuit sa route, passant devant la maison des Chalifoux, et se rend tout au bout du chemin, de l'autre côté du pont couvert du Cric, maintenant de la Frontière, jusqu'à la maison du douanier, M. Parent.

Les chemins de Province Hill et de Leadville

Autrefois, une dizaine de fermes occupaient le secteur des chemins de Province Hill et de Leadville, mentionne Rita : celles des Lessard, Boulais, Laplume, Vachon, Leduc, McDuff, et Ducharme autour du chemin de Province Hill, et celles des Fullerton et Laliberté autour du chemin de Leadville. Plusieurs de ces fermes ont été vendues au fil du temps, car le travail était ardu et les profits modestes. Cependant, les noms de plusieurs descendants de ces familles de fermiers résonnent toujours dans notre canton.

En route vers le lac

Rita se rend parfois jusqu'au lac Memphrémagog, empruntant le chemin Vale Perkins dont le tracé est demeuré le même aujourd'hui. Une forêt beaucoup plus dense bordait cependant la route des deux côtés sur les premiers kilomètres, à la sortie de Mansonville. Le modeste bâtiment que l'on peut voir encore au numéro 140 du chemin de Vale Perkins abritait un *moulin à scie* qui faisait travailler une vingtaine de personnes. Il y avait là une agglomération de bâtisses dont il ne reste que des vestiges. Un peu plus loin, tous les terrains longeant le chemin étaient défrichés, et ce, jusqu'au magasin Magoon, maintenant Jewett.

Vers l'âge de 16 ans, Rita doit mettre fin à ses promenades. Son cheval est devenu trop vieux et on doit l'abattre. C'est la fin d'une vie insouciant et libre, d'autant plus qu'on a besoin de ses services à l'hôtel.

Rita rencontre Emery Marcoux

Comme tous les autres enfants de la famille, Rita commence à travailler au Tourist Garden, où elle touche aux différentes facettes du travail hôtelier : réception, service au bar et à la salle à manger, aide à la cuisine, ménage dans les chambres. L'hôtel est toujours aussi

achalandé et le travail ne manque pas, d'autant plus que tous les soirs on peut y danser et y voir des spectacles. En 1941, de nombreux ouvriers qui travaillent à la construction du pipeline tout près pensionnent à l'hôtel pendant de longues périodes. Mentionnons que c'est ce même pipeline dont on veut aujourd'hui inverser le flux pour transporter du pétrole vers les États-Unis, ce qui sème la controverse.



Construction du pipeline en 1941

Tout en travaillant à l'hôtel, Rita commence à fréquenter Emery Marcoux qu'elle a connu à l'école secondaire. De longues fréquentations débutent puisqu'elle ne se mariera que six ans plus tard, le 27 juillet 1944, à l'église Saint-Cajetan de Mansonville. Elle raconte que, dans sa famille, ses frères et sœurs se sont mariés assez vieux pour l'époque et qu'il en a été de même pour elle.

Emery travaille alors pour son frère, entrepreneur forestier installé dans le Maine, aux États-Unis; une fois marié, le couple part vivre à Greenville, dans le Maine. Il n'y reste que trois ans, de 1944 à 1947, années au cours desquelles naissent deux garçons : Jacques (1945) et Claude (1947). Rita a du mal à s'adapter à ses nouvelles conditions de vie dans la maison au confort rudimentaire qu'ils ont louée, avec toilettes à l'extérieur. De plus, le contraste est grand entre la vie

grouillante de l'hôtel et celle qu'elle mène dans son logement de Greenville, loin des siens. Elle s'ennuie et, au bout de trois ans, le couple décide de revenir à Mansonville, où Emery trouve un emploi d'opérateur de bélier mécanique à la Municipalité. La Municipalité a acheté cet équipement pour aider les fermiers à essoucher, enlever les roches et niveler leur terre.

Puis, en 1950, le couple achète un garage sur la rue Principale, à Mansonville. Un deuxième étage y est construit pour loger la famille qui s'agrandit avec l'arrivée de deux autres enfants : Marcel (1956) et Johanne (1957). On vend de la gazoline, on fait de la mécanique automobile et on vend même les premières motoneiges qui arrivent sur le marché à la fin des années cinquante. Tandis que Rita s'occupe de l'administration et de la comptabilité, Emery voit au travail mécanique.



Photo de mariage de Rita et d'Emery

Ironie du sort, en 1960, l'explosion d'un réservoir d'essence provoque un incendie qui détruit complètement le garage et auquel Emery échappe de justesse. On construit donc un nouveau garage, en béton cette fois. « La bâtisse appartient aujourd'hui à la famille Jauniaux et est demeurée telle qu'elle était quand nous l'avons reconstruite », souligne Rita.

Malheureusement, Emery meurt subitement d'une crise cardiaque en 1970, à l'âge de 49 ans. Rita se retrouve seule aux commandes pour élever sa famille et gérer le garage. Elle passera outre aux conseils du gérant de banque de l'époque qui lui suggère, peu après le décès d'Emery, de vendre le garage étant donné que l'administration d'un garage est un travail trop compliqué pour une femme. « Je n'avais pas besoin d'entendre ça », nous dit-elle. Après tout, ce garage lui a permis de faire vivre sa famille et d'être indépendante. Ses garçons Claude et Marcel y travailleront d'ailleurs comme mécaniciens dès l'adolescence, puis pendant des années.

Conclusion

Les souvenirs que Rita a patiemment accepté de partager avec nous au cours des derniers mois constituent des témoignages précieux pour garder vivante la mémoire des gens et des lieux qui font partie de notre histoire. Comme vous l'aurez deviné en lisant ces lignes, son père a non seulement marqué la vie de notre canton, mais aussi la sienne. Cet homme curieux et grand lecteur, aux dires de Rita, avait prédit qu'un jour, on pourrait regarder un film assis dans son salon et que les gens de la ville viendraient se construire des chalets dans la vallée Rüter. Il semble bien que ses prédictions se soient réalisées, nous a confié Rita, le regard amusé, lors d'un de nos derniers entretiens.

Remerciements

Mes sincères remerciements à Rita Marcoux qui a consacré de nombreux lundis (c'était la seule journée libre à son agenda!) à nous confier ses souvenirs et à son fils Jacques pour son aide à la numérisation des photos. Merci à Francine Brassard pour sa collaboration au travail de révision et de correction du texte.
